Document generated on 06/05/2025 12:19 p.m.

24 images

Woody contre Hollywood
Hollywood Ending de Woody Allen

Pierre Barrette

Number 111, Summer 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24628ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Barrette, P. (2002). Review of [Woody contre Hollywood / *Hollywood Ending* de Woody Allen]. *24 images*, (111), 51–51.

Tous droits réservés © 24 images, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hollywood Ending de Woody Allen

Val Waxman (Woody Allen), Ellie (Téa Leonie) et Lori (Debra Messing). Il ressort de cette fable une amertume quant à l'état général de la culture américaine.

WOODY CONTRE HOLLYWOOD

PAR PIERRE BARRETTE

Tout le monde le dit, Woody Allen tourne beaucoup, il tourne peut-être trop, au point que même ses admirateurs les plus fidèles ont de la difficulté à le suivre depuis quelques années. On a le sentiment par exemple que des films comme ***Celebrity*** ou ***Small Time Crooks***, ne semblant ressortir d'aucune véritable nécessité intérieure, auraient bien pu rester à l'état de projet sans que l'œuvre du célèbre New-Yorkais en souffre beaucoup. Pourtant, le rythme effréné d'un film par année au moins qu'il maintient depuis maintenant plus de dix ans ne l'empêche pas, tous les trois ou quatre ans, de proposer une œuvre qui s'élève nettement au-dessus des autres, faisant regretter aux cyniques que nous sommes parfois les doutes qui nous ont assaillis l'espace de quelques films. ***Hollywood Ending***, son dernier opus, est un de ces films ambitieux et complexes qui nous réconcilient avec l'auteur de ***Manhattan*** (et encore une fois personne, aussi bien que Woody Allen, ne sait baigner New York de cette incroyable lumière, y prélever des points de vue qui à chaque fois semblent en renouveler l'essence), et même s'il ne constitue pas à proprement parler un sommet dans son œuvre, il reste largement supérieur à la grande majorité des films qui s'étalent sur nos écrans bon an, mal an.

Allen est à son meilleur lorsque son cinéma se fait réflexif à l'extrême, comme dans ***Zelig*** ou ***Deconstructing Harry***, quand son côté créateur névrosé double à l'écran les motifs mêmes de sa vie personnelle; comme son titre sans équivoque le dit bien, ***Hollywood Ending*** concerne au premier chef le cinéma, et un peu à la manière de ***The Player*** de Robert Altman, son propos devient vite grinçant, l'auteur en profitant pour écorcher au passage non seulement les producteurs bronzés et les actrices un peu stupides, mais tout le système de production des films hollywoodiens, selon lequel l'âge et le profil socioéconomique du public cible doivent être établis pour chaque film en vue de maximiser son «efficacité». Car au cœur de cette fable qui voit un réalisateur un peu dépassé devenir aveugle au milieu du tournage de son film, on ressent bien, plus importants que le pur désir de déclencher le rire, un cynisme et une amertume considérables quant à l'état général de la culture américaine. Jamais Woody n'a eu la mine plus triste qu'ici, et les flèches dévastatrices qu'il lance sans ménagement donnent sa véritable personnalité comique au film, plus que les situations ou les bons mots comme dans ses premières œuvres.

Dans la mesure où Allen y adopte aussi une attitude très dure envers lui-même, ***Hollywood Ending*** évite le plus souvent la complaisance et ouvre sur une autocritique sévère. Val Waxman, son *alter ego*, est présenté comme un cinéaste dont les meilleures années sont derrière lui, une sorte de maniaque complètement obsédé par le souci du détail qui, entre deux visites chez le psychanalyste, impose ses quatre volontés (dont l'embauche d'un opérateur chinois qui ne parle pas l'anglais...) et fait un étalage impudique de ses angoisses. On comprend assez facilement en ce sens comment a pu venir à Woody Allen cette idée de cinéaste frappé de cécité: à un premier degré, cela renvoie bien entendu à la peur ultime de tout cinéaste, le genre de situation en apparence comique qui révèle en réalité une peur profonde de ne plus pouvoir tourner. Le blocage auquel faisait face l'écrivain Harry Block (un nom prédestiné) dans ***Deconstructing Harry*** révélait le même type d'angoisse propre au créateur. Mais à un second degré, ne faut-il pas y lire une métaphore de l'aveuglement de l'artiste, qui refuse de voir ce qui ne va pas et s'obstine malgré tout à tourner, contre toute logique? Il y a en effet quelque chose de l'aveu dans ce film, qui ne propose un happy end (une fin toute hollywoodienne) à l'histoire qu'au prix d'une catastrophe assumée par le film dans le film.

Oui, Woody Allen tourne trop. Il fait des films qui auraient probablement dû rester sur le papier (ses fameux «fall projects» annuels), et ne jamais se rendre à l'étape de la réalisation. Mais ce qui explique qu'on le comprenne et qu'on l'accepte, c'est que même cette boulimie créatrice, cette névrose du créateur qui tourne à l'obsession, cette part de folie qui lui fait dévorer chaque année le matériau même de son existence pour le restituer à l'écran, même cela il le partage avec nous, même cela il réussit à l'élever au rang d'événement artistique. ■

HOLLYWOOD ENDING
É.-U. 2002. Ré.: et scé.: Woody Allen. Ph.: Wedigo von Schultzendorff. Mont.: Alisa Lepselter. Int.: Woody Allen, George Hamilton, Téa Leonie, Mark Rydell, Debra Messing, Tiffani Thiessen, Treat Williams. 114 minutes. Couleur. Dist.: Dreamworks.